

mander à ces savants critiques, ce qu'ils voudraient à la place de ce que nous avons, ce qu'ils ont fait eux pour le progrès de l'instruction ; puis ensuite, nous laisserons aux hommes éclairés et d'une sagesse éprouvée qui sont à la tête de ces institutions, à faire des réformes, au fur et à mesure que les besoins s'en feront sentir.

Quant à nos écoles primaires et modèles, le système qu'on y suit, quoique grandement modifié et amélioré depuis quelques années, laisse encore à désirer, et il faut y apporter des changements radicaux, surtout dans les campagnes, si on ne veut pas détruire, chez nos enfants et nos jeunes gens, le goût du plus utile des arts, de l'agriculture. Quand on examine la route que prennent les trois quarts de ceux qui ont fréquenté les écoles pendant trois, quatre et cinq ans, il y a de quoi s'effrayer sur l'avenir de notre pays. Sur cent enfants qui fréquentent surtout nos écoles modèles, combien se font cultivateurs ? Sur ce nombre vous n'en trouverez pas dix, pas cinq, et quelque fois pas un. Tous veulent vivre avec la plume, soit comme commis, soit comme écrivains dans un bureau, soit comme agents sur nos lignes de chemins de fer etc. N'est-ce pas là un fait qui saute aux yeux de tout le monde, n'est-ce pas une des plus tristes vérités à constater ? Ou allons nous de ce pas ? Au dépeuplement de nos campagnes, à la désertion de nos champs, à la fuite de la fortune la plus durable, la plus stable ; nous courrons à notre ruine, sous l'apparence trompeuse de la plus éclatante prospérité. Et, ce déplorable résultat doit-il nous surprendre, quand pendant quatre ou cinq ans, on n'entretient les fils de nos cultivateurs que de commerce, de géographie et de littérature ? N'en serait-il pas tout autrement, si après l'enseignement religieux, les notions sur l'agriculture, les motifs qui doivent nous la faire préférer à tout autre genre de vie, faisaient la base principale de l'instruction, dans